

Verne Charles : Né le 16-09-1883 à Audierne ; 1908, prêtre ; 1909, professeur à Bon-Secours Brest ; 1910, professeur à Saint-Louis Brest ; 1933, aumônier des Petites Sœurs de l'Assomption Brest tout en enseignant jusqu'en 1941 ; 1944, aumônier de l'école Saint-Blaise Douarnenez ; 1950, doyen honoraire ; 1956, chanoine honoraire ; 1958, aumônier de Kerustum, Quimper ; 1960, aumônier du Vieux-Châtel, Kerlaz ; 1969, se retire à l'hôtel-Dieu, Pont-l'Abbé ; décédé le 21-06-1976.

Étude : *Quimper et Léon*, 1976 p. 307-308.

ENTRETIEN

Le chanoine VERNE : " En tout homme il y a un philosophe qui sommeille "

PONT-L'ABBÉ. — La réforme Haby a placé l'enseignement de la philosophie à l'avant-plan de l'actualité. Ancien professeur de philosophie, résidant actuellement à Pont-l'Abbé, le chanoine Verne nous donne aujourd'hui son sentiment sur la question.

— M. le Chanoine, vous êtes ancien professeur de philosophie, discipline abstraite par excellence. Et pourtant, vous avez aimé cet enseignement.

— Oui, j'ai enseigné la philosophie au collège Saint-Louis à Brest durant une vingtaine d'années ; et j'aimais cet enseignement. De voir les jeunes esprits s'intéresser, s'ouvrir à ces problèmes fondamentaux qui, jusque là, n'étaient pour eux que de simples notions, cela compte pour un professeur parmi les meilleurs moments de la journée.

— Que pensez-vous de la place donnée à cet enseignement dans le projet Haby ?

— J'ai lu dans la presse les réserves et les critiques formulées par des professeurs et non des moindres comme Etienne Borne (1). Comme eux, je pense qu'il y a dans ce projet un regrettable amenuisement du programme et de l'horaire. Comment ne pas s'étonner de voir réduire à trois heures en première et placer au rang de matières optionnelles en terminales une étude que jusqu'ici l'on considérait comme indispensable pour aider nos jeunes gens à l'affinement de la pensée et leur ouvrir l'esprit aux grands problèmes de la vie et de l'univers physique et moral.

— Mais on ne peut imposer cette étude, abstraite, à toutes les séries d'enseignement.

— Il ne s'agit nullement de l'imposer à toutes les séries mais seulement de lui laisser son rôle et son importance dans la série où elle est inscrite

en priorité (série A). Il ne s'agit pas d'autre chose que d'en éviter l'étranglement ou un émiettement qui en réserverait les morceaux de choix à une élite de mandarins de la pensée.

— Mais dans les intentions du projet, tout cela peut être remplacé par des humanités nouvelles mieux adaptées aux exigences de l'époque.

— Lesquelles ? Des éléments de sociologie, d'économie politique, d'ethnologie, de morale familiale et civique... ? Mais ces incidences ont entre elles des liens qu'il faut, pour les biens comprendre et même en user sans risques de dangereuses équivoques, les rapporter à leurs sources. Ne tiennent-elles pas en effet leurs raisons d'être de valeurs plus hautes, sans lesquelles les premières ne seraient qu'interférence anarchique de courants d'idées ?

— Mais vous savez bien que de ce cours de philosophie, souvent accepté sans aptitude et sans goût, il reste bien peu de choses dans l'esprit, sinon souvent la naïve fierté d'avoir fait sa philo.

— Que voulez-vous ? Même étudiée nonchalamment, une matière d'enseignement habitue toujours le jeune au maniement des idées générales, lui fournit des cadres de pensée sans lesquelles il n'y a pas de culture véritablement achevée. La culture, disait bien justement Herriot, c'est ce qui reste quand on a tout oublié. Et c'est alors le rôle privilégié de la philosophie d'élever l'esprit et l'âme à la hauteur de ces problèmes

que tout le monde se pose : nature et origine de la vie, destinée de l'homme, fondement de la morale, etc. problèmes que la science ne peut résoudre.

En tout homme il y a un philosophe qui sommeille. William James a fait justement cette remarque : « Qu'une conversation s'engage au fumoir et vous voyez aussitôt les oreilles se dresser. » D'ailleurs l'histoire nous montre que les formes de civilisations qui se sont succédées n'ont pu tenir que par un accord sur ces notions transcendantes, quelle qu'en fût l'interprétation à l'époque.

— Mais ne faut-il pas craindre le scepticisme qui peut naître d'un cours de philosophie ?

— Je ne l'ai pas beaucoup remarqué chez mes anciens élèves. Bien au contraire. Il est vrai que le problème de la foi est d'un autre ordre. Mais voyez-vous, pour moi, le scepticisme serait surtout affaire de tempérament. Comme une sorte de poussée affective souvent favorisée par l'environnement social. Il y a des natures, et de Montaigne à Gide et au-delà, la liste en serait longue, dont le jeu favori est le balancement des contrastes et le chatolement de l'ironie. Allez donc asseoir des convictions là-dessus !

— Il n'y a guère de certitudes en philosophie.

— Je vous le concède. En philosophie, les problèmes sont si ardues, les raisonnements si complexes que les hypothèses restent plus nombreuses que

les certitudes. Celles-ci cependant existent et nombre de penseurs ont exercé une influence bienfaisante sur l'évolution de l'esprit et du monde. Voyez l'essor de la pensée occidentale, objective, rationnelle, tributaire des penseurs helléniques, en face de la lenteur de la pensée orientale. Peut-on dire que l'élan scientifique ne doit rien au mécanisme cartésien ?

— D'accord, mais ces grands problèmes sont bien loin des préoccupations de nos jeunes. Leur optique est concrète, tournée vers l'efficacité. Comment les intéresser ?

— Oui, ce n'est pas facile. Mais je crois que c'est pour beaucoup affaire de méthode et de pédagogie. Etudiant, j'avais subi le cours magistral et le cours dicté. C'était morose, lourd, cela aiguillonnait peu l'esprit de recherche. Devenu professeur, j'ai préféré le travail en dialogue sur des textes, avec une conclusion dictée en fin de séance. C'est actuellement, je crois la méthode généralement adoptée. Plus vivante, elle capte mieux l'attention des jeunes. Mais elle doit éliminer toute pression et toute propagande. Alors un professeur consciencieux peut se donner la joie d'avoir aidé les jeunes à se réaliser, en toute droiture d'esprit et à se donner des convictions véritablement fondées.

Recueilli par S. DUGOU.

NDLR :
(1) Professeur, inspecteur, essayiste et philosophe.

Extraits de l'homélie de M. le Chanoine M. Le Vey, recteur de Porspoder aux obsèques de M. Verne, à Audierne, le 23 juin 1976.

M. Verne... s'est éteint.

Cette mort, il ne l'appelait pas, car il était trop modeste pour se donner des attitudes héroïques. Il la voyait venir, car il avait trop de bon sens pour oublier son âge. Il s'y était préparé depuis longtemps, car il était un sage et il savait (livre de la Sagesse) « que la dignité du vieillard ne tient pas au grand âge, qu'elle ne se mesure pas au nombre des années ». Mais c'était un sage selon l'Evangile ; et la sérénité qu'il montrait à ses nombreux visiteurs et amis venait de ce qu'il pouvait dire comme S. Paul : « Je sais en qui j'ai cru, et ne crains pas d'être déçu ».

Tout cela explique qu'il portât si allègrement ses 93 ans, jusqu'à ce dernier accident de santé qui eut raison de sa vieillesse. Il est vrai qu'une vie si longue avait été bien remplie ! Essayons d'en remonter rapidement le cours :

Les sept années de repos qu'il connut à Pont-l'Abbé, confié aux bons soins des religieuses Augustines, firent la joie et le profit des quelques confrères qui les partagèrent avec lui ainsi que de l'aumônier. Et je ne puis oublier la visite que je lui fis, en 1973, en compagnie de Mgr Fauvel, qui le tenait en si grande estime ; nous en étions repartis, émerveillés par sa lucidité et sa jeunesse de cœur.

Il y était arrivé de la maison pour personnes âgées de Kerlaz (Vieux Châtel) où, pendant quelques années, il avait fait le bonheur de ces vieillards avec une simplicité et une délicatesse qu'on s'étonnait de prime abord de trouver en un homme d'une telle envergure intellectuelle : « Tu vois, me disait-il, je ne puis rien faire d'autre que... plaisir ».

Avec quelques nuances, il en fut de même à l'école St-Blaise de Douarnenez : fait pour l'enseignement supérieur, curieux des recherches les plus récentes de la science, de la philosophie ou de la théologie, il sut néanmoins se mettre au diapason de ces jeunes élèves et gagner l'estime de leurs professeurs.

Mais avant cela... Brest, et pour M. Verne, dès le début, Brest, avait été le collège St-Louis où il avait donné toute sa mesure. Je le vois encore, après plus de 50 ans, dans les cours du collège, maigre, frileux, toujours couvert de sa barrette, original à première vue pour ceux qui le voyaient de loin, mais si vite séduisant pour ceux qui devenaient ses élèves.

Son rayonnement a été immense sur de nombreuses générations d'adolescents. Brillant professeur, en langue anglaise, en littérature comme en philosophie, il captivait la plupart d'entre nous. Non seulement il nous apprenait à savoir (et les succès aux examens en étaient le résultat), mais il voulait par-dessus tout nous apprendre à penser et à vivre. Et cela, parce qu'il vivait devant nous son sacerdoce. Oui, pour beaucoup, il était celui qui rend témoignage à la lumière, possédant ce même esprit de foi dont il est écrit : « J'ai cru, et c'est pourquoi j'ai parlé ».

Cet amour d'un prêtre pour les adolescents à lui confiés, il le cachait par une sorte de délicatesse sous un apparent scepticisme comme sous les saillies d'humour à l'anglaise qui était chez lui une forme de pudeur. Mais nous le sentions très bien cependant, et c'est pourquoi — après des heures de cours qui étaient souvent des feux d'artifice — nous étions nombreux à changer de registre en nous rendant à sa modeste chambre du premier étage pour lui confier nos efforts ou nos chutes afin d'en recevoir ses encouragements ou ses absolutions...

Esprit ouvert à toutes les recherches, à l'aise dans tous les milieux, M. Verne fut un homme libre et, en même temps, soumis de grand cœur à l'enseignement autorisé de l'Eglise. Il était par là un éducateur idéal, et c'est en grande partie à cause de sa présence qu'on disait à cette époque : « de St-Louis, il sort des chrétiens fidèles, d'autres un peu ou même beaucoup moins, mais aucun anticlérical ». Quel plus bel hommage rendre à sa mémoire ? Cet hommage, fervent, affectueux et reconnaissant, c'est au nom de tous ses anciens élèves que je le rends aujourd'hui.

A cet hommage, il nous reste à joindre la prière, puisque si remplie que soit une vie, brève ou longue, l'homme qui l'a vécue demeure toujours pécheur devant la sainteté du Très Haut.